

un grand espace de terrain. Et nous, est-ce que nous voudrions limiter l'influence de la race française au Bas-Canada? Ce que Jacques Cartier appelait l'Acadie comprend le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse.

Eh bien! ce que Jacques Cartier a découvert va bientôt se trouver régi par un même gouvernement. En adoptant la grande mesure de la confédération, c'est réaliser ce que ce grand homme désirait le plus, la réunion de toutes les provinces qu'il avait découvertes. S'il sortait aujourd'hui de sa tombe, il jetterait un regard de satisfaction sur le vaste pays, que la civilisation éclaie de ses lumières et auquel la confédération va bientôt ouvrir une ère de prospérité et de bonheur.

Messieurs, les Canadiens-Français ne doivent pas avoir peur des Anglais. Ils ne sont pas si effrayants. (Rires.) Ils ont l'énergie et la persévérance; il faut les imiter. Pour être bon Canadien-Français, il faut posséder les qualités de sa race, et de plus avoir l'excellence du Canadien-Anglais. (Appl.) Nous descendons des Normands et des Bretons, et les Anglais possèdent le sang de cette race héroïque qui leur a été inoculé par Guillaume le Conquérant. En tâchant d'absorber les bonnes qualités des Anglais, nous absorbons ce que Dieu leur a donné.

Avant de terminer, je dois dire quelques mots au sujet des institutions qui nous régissent: c'est le seul gouvernement qui a utilisé l'élément démocratique, qu'il a su tenir dans les limites raisonnables. L'élément démocratique produit d'heureux résultats lorsqu'il est comprimé par une autre force. Nous avons cet avantage sur nos voisins les Américains qui ont la démocratie extrême. Il en est dans l'ordre politique comme dans l'ordre physique, il faut que la force centripète soit en raison de la force centrifuge.

Jacques Cartier a implanté sur notre sol l'élément monarchique que j'aime et que je chéris. Jacques Cartier est mon homonyme; je dois tâcher de marcher sur les traces de cet homme illustre et de ne pas déroger à ses grandes vertus. Car si dans trois siècles, l'histoire, qui peut-être mentionnera mon nom comme ayant fait quelque chose pour ma patrie, venait à dire que j'ai forligné, on aurait ma mémoire en horreur, et je ne veux pas qu'il en soit ainsi. (Applaudissements prolongés.)

J'ai oublié de dire quelques mots à l'adresse de nos voisins. Il est à ma connaissance que les citoyens des États-Unis qui sont venus en ce pays, ne l'ont pas abandonné. A plus forte raison, ils peuvent maintenant sans crainte venir habiter le Canada, surtout lorsque la confédération est à la veille de nous faire sentir sa salutaire influence. (Appl.) Lorsque cette mesure sera mise à exécution, ils seront plus stables que jamais au milieu de nous.

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

« On se voyait enfin après des moments de lutte si décisifs! Moments bien longs pour les cœurs intéressés qui avaient été tout ce temps veillant et priant devant le saint Tabernacle. Ce ne furent d'abord que des regards interrogateurs et pleins d'un intérêt mêlé de quelque anxiété... Ceux surtout que Marguerite et Aloys échangeaient furent expressifs! si expressifs,

qu'ils avaient tout dit, avant qu'aucune bouche se fût ouverte pour demander ou donner une explication. Enfin, tout était compris! La sœur sentit, s'évanouir aussitôt la seule inquiétude qui pût encore obscurcir le bonheur pur et si nouveau dont son cœur était inondé: le frère avait bien deviné le cœur de Marguerite, en agissant lui-même selon l'impulsion de la grâce, de la conscience et du bon sens; et maintenant, il allait au besoin, la soutenir dans la lutte et parer, s'il était possible, les coups qui lui seraient destinés. Il y avait de la chevalerie dans l'amour fraternel d'Aloys, nous en verrons quelques autres indices dans la suite de ce récit. Il était fier de sa sœur, et, quoiqu'un peu plus jeune qu'elle, il se considérait instinctivement comme son protecteur et son champion.

« Après les premiers épanchements, il fallut décider d'une ligne de conduite pour les événements qui allaient suivre. Je leur annonçai la persécution comme certaine; il valait mieux qu'ils s'y attendissent. Ils l'attendaient, en effet, mais non pas dans les conditions et avec la rigueur dont elle fut accompagnée. J'étais d'avis, eu égard à leurs dispositions et aux circonstances, qu'ils fussent reçus dans l'Église catholique à l'heure même: ils pouvaient se voir emprisonnés ou bien chassés, de sorte qu'il leur serait impossible, pour longtemps, d'être reçus dans l'Église et de se fortifier par la réception des Sacraments; or, avec la persécution, ne valait-il pas mieux souffrir comme membre du corps mystique de Jésus, que parce qu'on est déterminé à le devenir? Les deux néophytes convenaient de tout: mais comme l'irritation de leur père, à la conversion de Timothée, semblait avoir été causée surtout parce que son fils avait embrassé le catholicisme avant de l'avoir prévenu, ils étaient d'avis qu'il valait mieux ne pas lui fournir, cette fois, ce motif de persécution. De cette sorte, s'il agissait sévèrement contre eux, ce ne pourrait être qu'à cause de leur foi. D'ailleurs, il était à espérer que leur père, voyant l'inutilité de ses procédés vis-à-vis de leur frère aîné, profiterait de son expérience en leur faveur. Puis, ce serait bien assez de peine pour lui que leur changement de religion; ne valait-il pas mieux lui épargner le surcroît de chagrin que ce détail pourrait lui causer? Enfin, ils l'aimaient tous deux tendrement, ils avaient grande confiance dans son amour: ne pouvaient-ils pas espérer que sa tendresse paternelle l'emporterait sur son déplaisir, et qu'ils seraient laissés libres d'agir conformément à leur conscience?...

« Ce sentiment filial me toucha: il était si vrai et si beau qu'il ne pouvait déplaire à Dieu: je n'insistai pas. — Il fut convenu que nous prierions tous avec faveur; Marguerite et Aloys devaient s'instruire au plus vite des articles de notre sainte Foi qui pouvaient être les plus nouveaux pour eux; ils requèrent chacun un petit livre de prière dans lequel se trouvait un abrégé du catéchisme: C'était le *Jardin de l'âme*. Il fut arrêté aussi que le lendemain samedi, ou le dimanche matin, ils feraient connaître à leur père le changement qui s'était opéré dans leurs convictions religieuses. N'étant plus protestants, ils ne pouvaient plus se conduire comme s'ils l'étaient, pour ce qui regarde la pratique de la religion; ils devaient donc demander avec instance de suivre leur conviction, la voix de leur conscience, ce qu'ils regardaient comme la volonté certaine de Dieu.

« Le jour suivant, ferventes prières, grande anxiété dans tous les cœurs intéressés. Dans l'après-midi, je